

CHAPITRE PREMIER

Le fourgon postal déboucha dans Quebec Road, vira sur Queens City Avenue, et tourna de nouveau afin d'éviter les embouteillages. L'itinéraire était immuable, le chauffeur, son aide et les deux gardes absolument décontractés. Ce transport de fond était effectivement l'un des plus sûrs de Cincinnati et peut-être bien de tout l'Ohio. En quinze années de service aucun incident, même bénin, ne s'était produit sur la ligne...

Cela tenait probablement au fait que le fourgon 504 n'effectuait qu'un très court trajet. Du dépôt général à la poste centrale, il y avait à peine trois miles. Un parcours en or, dans de larges voies généralement dégagées, comportant six passages devant des postes de contrôle fixes.

Pas de petites rues, ni d'étranglement ; presque pas de virages brusques pouvant cacher une embuscade ; carrosserie blindée, pneus increvables, glaces et pare-brise à l'épreuve des balles.

Toutes les portes du 504 étaient verrouillées de l'extérieur au départ, et ne pouvaient s'ouvrir qu'à l'arrivée. En outre, et en cas d'alerte, les gardes pouvaient immédiatement contacter le central de la police par radio, et bloquer les volets de surveillance et les meurtrières en attendant les secours.

Bref, le fourgon 504 semblait être imprenable, et les experts de la compagnie d'assurances avaient déclaré, lors des essais de résistance et de maniabilité, que cet engin répondait exactement aux normes de sécurité exigées à la signature du contrat liant les Postes américaines à la Lloyd's.

Ce jour-là était le premier samedi du mois de mai 1968 et la 504 ne transportait que 200.000 dollars en billets usagés. Le ciel était bleu, la température relativement clémente, et la météo annonçait un week-end beau sur l'ensemble de l'Ohio, mais avec des risques d'averses en fin de soirée si la dépression en provenance du nord-ouest atteignait les côtes, etc.

Cela n'avait pas empêché les habitants de Cincinnati de se ruer à la campagne, mais le vrai départ ne se produirait que vers midi, quand les écoliers auraient chassé les fatigues de la semaine par une classique grasse matinée.

Néanmoins, personne ne travaillait ce matin-là à Cincinnati, hormis les chauffeurs de taxi, les livreurs, et les occupants du fourgon 504 qui prenaient la chose avec philosophie.

A l'angle de Montana Avenue et de Harrison Avenue, juste après le poste de contrôle No. 4 et avant l'immeuble en construction, une rafale de vent secoua l'antenne courbe fixée au toit et le chauffeur dit que le temps allait probablement se gâter. Son aide lui répondit que cela lui était égal car il avait l'intention d'aller au cinéma. Après quoi, les deux hommes amorcèrent une discussion sans intérêt sur les films qu'ils avaient vus récemment et le 504 continua paisiblement sa route.

Derrière, les deux gardes surveillaient distraitement le sillage du fourgon en conservant un index mou sur la détente de leur mitraillette. Tout était calme, normal et routinier...

Peu de circulation, presque pas de piétons ; seulement un petit camion vert bouteille de la C.D.C. conduit par un livreur et arrivant très vite par l'arrière du 504. Sans intérêt...

Le petit camion fit fonctionner son clignotant, amorça son dépassement et disparut du champ de vision des gardes pour s'encadrer dans le rétroviseur d'aile du fourgon. Le conducteur de ce dernier serra machinalement sur sa droite afin de faciliter la manœuvre, jeta un coup d'œil dans son rétro, estima que le camion vert le frôlait d'un peu trop près et ralentissait maladroitement...

A cet instant, et hors de vue des gardes et du chauffeur du 504, un homme fit coulisser un guichet aménagé au sommet de la caisse du camion. En pressant un bouton, il déploya automatiquement une perche télescopique qu'un fil intérieur reliait à une puissante batterie, et en tendit l'extrémité vers la base de l'antenne courbe qui surmontait le 504.

Lorsque le contact se produisit, il y eut un bref éclair et l'antenne se brisa nettement, se détacha de son socle, décrivit une parabole sous l'effet du déplacement d'air et, se dégageant de son second point de retenue, elle s'envola carrément sans même frôler le toit blindé du fourgon.

Le camion de livraison acheva alors son dépassement, se rabattit très lentement. Les deux véhicules arrivèrent à la hauteur de l'immeuble en construction. Un chantier apparemment désert, clôturé d'une

palissade de cinq mètres, d'où émergeaient des poutrelles d'acier et le bras d'une énorme grue dont la pince démesurée se trouvait bizarrement en position basse. De l'autre côté de la palissade, personne n'aurait su dire ce qu'il y avait au niveau du sol.

Soudain, le camion vert s'écarta à gauche, ralentit et actionna une nouvelle fois son clignotant. Le chauffeur du 504 braqua afin de passer entre le trottoir et le véhicule, se glissa dans le trou, jura en écrasant le frein lorsque le camion fit une fausse manœuvre. Le choc eut lieu sous la grue. Le 504 avait pris le camion par le flanc droit et lui avait fait effectuer un demi-tête-à-queue. Quant à lui, il se trouvait toujours bien en ligne, sans trop de dégâts, mais moteur calé.

Quand un incident de cette sorte se produit, il y a infailliblement quelques secondes de stupeur dans les deux camps.

Le camion vert était en travers du chemin, et son chauffeur restait immobile. Le fourgon relançait son moteur et l'un des gardes commutait en émission afin d'avertir le Central, ainsi que le prescrivait le règlement. Pas question de donner l'alerte ! Au premier coup d'œil, on constatait qu'il ne pouvait s'agir d'une agression !

Pendant ce temps la pince de la grue fendait silencieusement l'air, se stabilisait au-dessus du fourgon, descendait enfin et agrippait sèchement le véhicule entre ses quatre doigts rigides. La « prise » éveilla un bruit semblable à une détonation et le 504 quitta la chaussée comme un papillon, passa par dessus la palissade, se balança dans le vide tandis que le garde s'escrimait vainement sur son poste privé d'antenne.

Sur le chantier, invisible de la rue, un énorme camion-citerne stationnait. Sa citerne était ouverte, comme la gueule d'un avion-cargo, mais vers le ciel, et sa partie fixe contenait assez d'eau pour engloutir deux voitures comme le 504.

La grue se stabilisa au-dessus de la cuve, laissa descendre son fardeau, le libéra seulement quand son toit fut noyé sous le liquide. Alors, simultanément, la citerne referma ses mâchoires, le camion démarra et quitta le chantier, tandis que le grutier et le pilote du petit camion vert filaient sous les yeux de quelques témoins statufiés.

Dix minutes plus tard, le 504 ne contenait plus que quatre cadavres, 200.000 dollars un peu mouillés, et il était devenu une sorte de simple coffre-fort dont un chalumeau aurait fatalement raison.

Trois mois auparavant, en février, et du côté de Billings au Montana, Mme. Atomos avait une fois de plus échappé à Smith Beffort en poussant l'ironie jusqu'à lui donner rendez-vous à Cincinnati pour le mois de mai !¹

On savait que la redoutable femme tentait de reconstituer une organisation criminelle, qu'elle disposait de certains appuis, telle cette ahurissante O.A.A.M.A.,² et qu'il lui fallait d'énormes sommes en liquide afin de construire un super-laboratoire. Or, c'était naturellement cela que Beffort et son équipe désiraient éviter.

Nue, Mme. Atomos était dangereuse. A la tête d'un gang, elle serait très dangereuse. Maîtresse d'un laboratoire qui lui fournirait de nouveau un rayon désintégrateur, elle deviendrait effroyablement dangereuse. Cette femme ne vivait plus que dans l'ambition de détruire et d'assassiner. Hiroshima et Nagasaki avaient été le prétexte primitif à la haine de Mme. Atomos pour les Etats-Unis, mais qu'en restait-il maintenant ?

D'ailleurs, qui aurait pu jurer que la terrible femme était toujours absolument saine d'esprit ? Qui aurait pu dire qu'elle agissait dans un but précis, d'après un plan déterminé, et non pas seulement en fonction des événements ?

Tuer, tuer, tuer... Le petit Bob Beffort, le docteur Soblen et Lucky Simms étaient ses dernières victimes.³

Qui serait exterminé au cours de cette nouvelle opération ?

– Le mois de mai est entamé depuis quatre jours, fit Smith Beffort, et elle ne s'est pas encore manifestée. Je me demande si elle ne va pas frapper ailleurs pendant que nous attendons à Cincinnati ?

Mie et Yosho Akamatsu ne levèrent même pas la tête et continuèrent leur partie d'échecs comme si de rien n'était. Au fur et à mesure que les jours passaient, Smith devenait plus nerveux et irritable. Plusieurs fois, au cours des années écoulées, Mme. Atomos avait été à sa merci mais, toujours, la démoniaque Japonaise avait trouvé un moyen d'échapper au suprême châtement.

¹ Voir : *La ténébreuse Mme. Atomos* dans *La Saga de Mme. Atomos (Tome 4)*.

² L'Organisation Américaine des Amis de Mme. Atomos.

³ Voir : *Mme. Atomos croque le marmot* dans *La Saga de Mme. Atomos (Tome 4)*.

Smith commençait à souffrir d'un complexe d'infériorité à la suite de cette série d'insuccès, se demandait finalement s'il était réellement de taille à contrecarrer les projets de sa cruelle ennemie ? Certes, la Cité Atomos, L'île Atomia, et l'organisation criminelle de la Japonaise avaient été détruites, mais l'on pouvait considérer que tout serait remis en question si Mme. Atomos redevenait riche.

Or, c'est précisément ce qu'elle était en train de faire.

A 10 h 30, la sonnerie du téléphone se déchâna dans le living du bungalow que Beffort avait loué pour la durée de son séjour à Cincinnati. Le G-man actionna ses longues jambes, traversa la pièce et décrocha.

– Smith Beffort ?

– C'est moi...

– Ici, Samuel Tiger. J'ai du nouveau pour vous.

Tiger était le directeur du bureau FBI régional.

– Mme. Atomos ? s'enquit Beffort plein d'espoir.

– A vrai dire, avoua Tiger, je n'en sais rien.

Je vous téléphone simplement parce que vous m'avez recommandé de vous signaler tous les incidents...

– Exact, approuva Beffort. De quoi s'agit-il ?

– Une histoire assez bizarre, attaqua Tiger avec hésitation. Il y a de cela une quinzaine de minutes, deux coups de fil avisèrent le poste de police du secteur ouest qu'un fourgon postal venait d'être enlevé de la circulation par une grue placée dans un chantier de construction...

– Enlevé, questionna Beffort, ça signifie quoi ?

– Donnez au mot la signification que vous voudrez, fit Tiger avec effort, ça sera bon dans tous les cas.

En fait, le fourgon en question a été littéralement décollé du sol et, depuis, nul ne l'a revu... Personnellement, je trouve que c'est un peu exagéré !

– Un canular ?

Tiger eut une nouvelle hésitation avant de dire :

– Je pencherais pour le canular si le fourgon n'avait pas transporté 200.000 dollars...

Beffort siffla entre ses dents, et demanda :

– Ne tournez pas autour du pot, voulez vous ? Quand une somme pareille disparaît, ce n'est généralement pas...

– Je sais ! intercala Tiger, mais il y a dans cette affaire un détail surprenant. Le fourgon disposait d'un émetteur radio et il ne l'a pas utilisé. En outre, quand on a été voir de l'autre côté de la palissade, il ne s'y trouvait plus et le sol gras ne portait pas l'empreinte de son passage !

Beffort eut un ricanement silencieux. Déjà, il avait la conviction que seule Mme. Atomos pouvait faire cela.

– Puis, continua Tiger, j'ai oublié de vous dire qu'avant d'être croché par la grue le fourgon avait eu un accident avec un autre véhicule dont le conducteur s'est enfui.

– Et le grutier ?

– Egalement en fuite.

– Qui a téléphoné au poste ouest ?

– Deux témoins ne se connaissant pas et habitant dans des immeubles situés face au chantier. L'un est fonctionnaire, l'autre commerçant.

– Donnez-moi l'adresse de ces gens. Je suppose que vous faites rechercher le camion postal ?

– Naturellement. Par la même occasion, nous essayons de savoir qui pilotait le véhicule responsable de l'accident. Voici les noms et adresses des témoins...

Smith Beffort et Akamatsu traversèrent Harrison Avenue et pénétrèrent sur le chantier.

– Drôle d'histoire, commenta Akamatsu qui avait assisté aux interrogatoires du commerçant et du fonctionnaire. Ils sont d'accord sur tous les points, mais seul le commerçant a parlé de l'homme au blouson de cuir...

Il s'agissait de l'homme à la perche télescopique qui avait sectionné l'antenne du fourgon 504. D'après le témoin, cet homme avait sauté du petit camion vert immédiatement après que le fourgon eut franchi la palissade, et il s'était éloigné tranquillement en direction d'une Buick noire en portant un étui abritant sans doute une canne à pêche...

– Les détails ne me passionnent pas, fit Beffort d'un ton sec. J'enregistre le résultat de l'opération et mon totalisateur mental m'indique que Mme. Atomos vient de rafler 200.000 dollars tout en faisant une nouvelle fois la preuve de son ingéniosité ! Le 504 était imprenable, disposait de la radio et d'une certaine

puissance de feu. Mme. Atomos s'est arrangée pour stopper le fourgon sous la grue tout en réduisant la radio au silence. De plus, sans cible, les gardes n'avaient pas la moindre raison d'utiliser leurs armes... Du beau travail !

Akamatsu opina mollement, se pencha avec Beffort sur les innombrables empreintes de pneus qui sillonnaient le sol boueux du chantier. Rien que du poids lourd, quelques sillons zigzagants de brouette à pneumatique lisse, une double trace entrecroisée de motocyclette...

– Le fourgon n'est pas passé par-là, décréta Beffort en allumant une cigarette. Comme il ne s'est pas désintégré, il faut croire qu'on l'a chargé sur une plate-forme... Tenez ! Voyez ces traces, Yosho !

Cinquante de large sur trente de profondeur. Dessins en S sur le profil, en W sur le plein. Tranchées encore humides, donc relativement fraîches.

Les deux hommes les suivirent, aboutirent à une autre sortie et virent les traces boueuses s'éloigner en direction de Bridgetown. Plus loin, les traces devenaient floues, inexistantes.

– Inutile de poursuivre, dit Beffort. Mieux vaut retourner au Central et ordonner aux patrouilles d'intercepter les poids lourds passant les 15 tonnes... Tout de même, je me demande ce qui a pu empêcher les gardes d'ouvrir le feu ?

Akamatsu haussa les épaules, fourra ses mains dans ses poches, mais resta muet. Il savait que cette question n'était que la première d'une série sans fin.

A midi, Samuel Tiger rentra chez lui. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais un appel téléphonique de sa femme l'avait fait bondir dans sa voiture. *Viens vite, Sam, viens vite ! Je suis comme paralysée... Juste la force de me traîner jusqu'au téléphone... Je crois que je vais mourir !*

Puis, inexplicablement, elle avait raccroché. Les deux appels de Tiger étaient restés sans réponse et il avait quitté son bureau en trombe, aussi inquiet qu'un homme peut l'être en pareil cas.

Maintenant, il venait de sortir de l'ascenseur et se pétrifiait devant le texte de l'in vraisemblable billet épinglé à la porte de son appartement :

Samuel Tiger, vous allez mourir comme périront dans les huit jours toutes les notables de Cincinnati! Dans votre appartement, vous trouverez le cadavre de votre femme et un piège mortel préparé à votre intention. Je vous préviens afin de respecter les règles du jeu Opération Ohio qui m'oppose dès aujourd'hui à Smith Beffort, aux agents fédéraux et à la force Dragon Vert. Désormais, Mme. Atomos ne frappera qu'après un préavis ! Mon intelligence contre la vôtre ! Quel est l'objet utilitaire que vous ne devez pas toucher si vous voulez rester en vie ? Bonne mort, Samuel Tiger! Hiroshima ! Nagasaki! Avec les compliments de Mme. Atomos !

C'était fou, incroyable, terrifiant tout à la fois !

Sans le coup de fil de sa femme et sans la redoutable signature de Mme. Atomos, Tiger aurait pu croire à une mauvaise farce. Il tenta effectivement d'y croire pendant quelques secondes, mais comment un homme peut-il raisonner froidement quand il sait qu'un cadavre l'attend chez lui ?

Tiger introduisit la clef dans la serrure, poussa le battant et se rua vers la salle de séjour. D'entrée, il fut certain que Helen était morte. Statufiée dans un fauteuil, yeux grands ouverts, dilatés par l'horreur, elle ne pouvait avoir davantage l'apparence d'un cadavre.

Tiger se mordit les lèvres pour ne pas hurler, se souvint à temps de l'avertissement de Mme. Atomos, et marcha lentement jusqu'au fauteuil. Il avait un fils interne dans un lycée de Collège Hill ; il voulait rester assez longtemps en vie pour l'aider à devenir un homme...

Sa main toucha le bras de sa femme, sentit de la tiédeur, et discerna une certaine contraction des chairs. Tiger réalisa soudain que, malgré les apparences, Helen était encore vivante. Elle ne portait aucune blessure visible. On lui avait probablement injecté un poison lent et une intervention rapide pourrait peut-être la sauver !

Tiger pivota, tendit le bras vers le téléphone tout proche et décrocha.

Objet utilitaire !

L'explosion lui arracha presque la tête... et tua du même coup Helen qui n'était qu'en syncope.

CHAPITRE II

A la même heure, dans une petite usine désaffectée de Covedale, Scarlett et Keating, les deux tueurs No. 1 de Mme. Atomos, ouvraient le fourgon 504 comme s'il se fût agi d'une vulgaire boîte de conserves et mettaient au jour quatre cadavres et 200.000 dollars.

Depuis l'affaire de Billings, c'est-à-dire depuis trois mois, l'équipe et la fortune de Mme. Atomos s'étaient singulièrement étoffées. Par une curieuse ironie du sort, la sinistre Japonaise s'était vue contrainte d'imiter Smith Beffort en prenant à son service un fantastique ramassis de criminels en tout genre.

Ce gang devenait le pendant de la force Dragon Vert, avec la seule différence que les hommes de Beffort travaillaient pour la Société. Tirés de prison par Beffort, Owen Bernitz et les siens œuvraient pour les Etats-Unis avec autant de zèle qu'un condamné à mort sciant les barreaux de sa cellule. Car, en fait, les membres de Dragon Vert étaient en train de sauver leur peau, sinon leur âme, puisque la disparition de Mme. Atomos entraînerait leur complète réhabilitation.

Dans l'autre camp, le zèle n'était pas moins grand et les motifs assez semblables. Scarlett, Keating et leurs comparses avaient assez de crimes sur la conscience pour remplir les archives du FBI. Ils étaient tous recherchés, et iraient directement sur la chaise électrique ou dans la chambre à gaz s'ils tombaient aux mains des forces de l'ordre.

En fin de compte, les uns avaient eu la chance d'être choisis par Smith Beffort, les autres la malchance d'être sélectionnés par l'O.A.A.M.A. recrutant sur ordre de Mme. Atomos.

Mais, ceux de la force Dragon Vert savaient toujours où trouver Beffort, Mie Azusa ou Akamatsu. Dans le gang Atomos, seuls Scarlett et Keating auraient su dire à quoi ressemblait leur patronne et étaient en mesure de la joindre par radio ou par téléphone suivant un code déterminé. Les autres se contentaient d'obéir et de percevoir leur mensualité des mains de Scarlett.

Quant à Mme. Atomos, elle n'était qu'une ombre, un personnage à transformations multiples, quasiment un mythe pour certains.

Cloisonnement, mystère, sécurité.

Vols, attaques à main armée, assassinats.

Scarlett déploya l'antenne d'un talkie-walkie, fixa l'écouteur d'oreille, pressa le poussoir d'appel. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la voix de Mme. Atomos lâcha :

– Ici, A.S. ! Parlez, S.T. !

– Opération Harrison bouclée, Madame, fit laconiquement le tueur.

– Parfait. Expédiez les papiers au compte 679, et faites brûler les sardines et leur boîte. Vous avez fait le nécessaire au sujet du Juge ?

– Tout est en place, Madame.

– Bien, fit Mme. Atomos d'un ton satisfait. Vous me parlerez sur fil 300 après son décès. Vacation de 19 heures.

– Bien compris. Terminé ?

– Terminé, confirma Mme. Atomos.

Scarlett coupa, se débarrassa de l'appareil, et dit à Keating :

– Balance l'essence. On fiche le feu à la baraque, au fourgon et aux macchabées... Pour le Juge, c'est au point ? Keating leva le pouce.

– C'est OK ! Il avalera son bulletin de naissance aussi facilement que Tiger et sa bonne femme ! Ah !

On peut dire que la patronne a des idées, hein ?

Scarlett acquiesça, silencieusement, sombrement. Mme. Atomos commençait à lui fichier la trouille...

Smith Beffort déplia la lettre qu'une main anonyme avait déposée dans la boîte aux lettres du Juge Stark, et lut :

Avant ce soir, Votre Honneur, vous serez mort car vous avez parfaitement votre place dans le cadre de mon Opération Ohio. Comme j'avais prévenu Samuel Tiger, et afin de respecter les règles du jeu, je

vous mets en garde contre les objets ronds. Bonne mort, Juge! Hiroshima! Nagasaki! Avec les compliments de Mme. Atomos !

Beffort poussa un petit soupir. Il avait vu l'avertissement épinglé à la porte de Tiger, savait que cette missive n'était pas une plaisanterie.

Stark, un homme très froid, sec et glabre, frisant la soixantaine, eut un ricanement et dit :

– Cette damnée femme ne doute de rien, n'est-ce pas ? Si elle croit m'impressionner, elle se trompe ! Je vais faire exactement ce que j'avais prévu, sans me préoccuper spécialement de ce ridicule avertissement.

Sa maison était cernée par les agents du FBI. Akamatsu et Beffort se trouvaient dans son bureau. Il pouvait crâner sans risques. Beffort comprenait très bien cela. Il demanda :

– Et qu'aviez-vous prévu, Juge ?

– Tous les samedis, je joue au golf à Golf Manor et je n'ai pas l'intention de manquer à mes habitudes.

Beffort fronça les sourcils. Mme Stark se leva, très pâle.

– C'est de la folie, John ! fit elle avec émotion.

– Je refuse simplement de me laisser intimider ! rétorqua sèchement le Juge. Reculer serait encourager le crime !

Très digne, assez courageux, songea Beffort, mais complètement idiot lorsqu'on a affaire à Mme. Atomos. Il dit :

– Votre femme a raison, Juge. Mme. Atomos vous menace de mort et elle tient généralement ce genre de promesse. Vous allez rester tranquillement chez vous...

– N'y comptez pas ! Vous me protégerez tout aussi efficacement à Golf Manor.

– Pas si l'objet rond dont parle Mme. Atomos est une balle de fusil ! Nous pouvons surveiller le terrain, fermer les routes y conduisant, mais nous ne sommes pas en mesure d'empêcher un bon tireur de vous abattre à l'aide d'un fusil à lunette.

Le Juge secoua la tête.

– J'irai à Golf Manor, avec ou sans vous. Je ne tiens pas à lire dans les journaux de lundi que Mme. Atomos a obligé le Juge Stark à se terrer chez lui pendant tout un après-midi !

– Cela vaut mieux que d'être tué.

– Pas quand on est candidat aux prochaines élections. Je ne veux pas faire le jeu de mes adversaires en me couvrant de ridicule !

– Vous préférez faire le jeu de Mme. Atomos ?

– Pas particulièrement, mais je suis dans l'incapacité de concilier ma sécurité et ma popularité.

Il ne le disait pas, mais estimait néanmoins que l'aubaine était magnifiquement indiquée pour se mettre en vedette. Les quotidiens du lundi vanteraient son courage, et les lecteurs auraient sous les yeux une photographie du Juge avec une légende de ce genre : *Malgré les menaces de Mme. Atomos, le Juge Stark fit paisiblement son parcours hebdomadaire...*

Beffort comprit très vite qu'il ne viendrait jamais à bout de l'entêtement du Juge. Par ailleurs, il n'avait aucun moyen légal pour le bloquer entre quatre murs. Il capitula donc.

– OK, nous irons avec vous à Golf Manor. Je vous demande seulement une heure. C'est ce laps de temps qu'il nous faut pour mettre en place notre dispositif de sécurité. Bien entendu, vous ne conduirez pas, vous ne toucherez rien entre votre logis et le terrain, et vous jouerez avec des balles que nous vous donnerons. Suivez nos instructions mot à mot, Juge, sans quoi nous ne répondons de rien.

– Promis, M. Beffort, à mon âge on n'a plus du tout envie de mourir...

Le Juge Stark arriva vers 15 h 30 à Golf Manor. Beffort et Silver, le remplaçant de Tiger, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'un drame ne se produise pas. Les routes étaient fermées depuis une heure et des équipes spécialisées avaient passé le terrain au crible, ainsi que les bosquets situés dans son enceinte.

Des guetteurs occupaient les points stratégiques qu'un tireur isolé aurait pu utiliser.

Le Club n'était pas interdit, mais les joueurs avaient dû subir un contrôle d'identité ainsi que les cadies et le personnel du bar et des vestiaires.

Comme il fallait s'y attendre, un groupe de journalistes et de photographes stationnait près des bâtiments. Lorsque le Juge descendit de la voiture de police, les flashes crépitèrent et une rumeur s'éleva des rangs des habitués. Stark était populaire à Cincinnati, et le serait infailliblement beaucoup plus sous 48 heures. Ceci était acquis. Mort ou vif, on parlerait de lui.

– Regardez ce vieux cabot, grommela Silver avec hargne. Il nous donne autant de travail que si le Président Johnson débarquait brusquement sur l'aéroport ! S'il se fait descendre, nous aurons bonne mine !
Beffort le dévisagea soucieusement.

– J'ignore comment cela se produira, dit-il à voix basse, mais vous pouvez d'ores et déjà considérer Stark comme un homme mort.

– Parce qu'il est venu ici ?

– Non, peu importe l'endroit où il se trouve. Mme. Atomos a tout prévu, y compris nos réactions et l'imprévisible, si bien que le Juge n'a pas une chance sur cent mille d'en réchapper.

Silver devint un peu pâle.

– Vous ne croyez pas que vous exagérez, Beffort ?

– Tiger avait été prévenu, n'est-ce pas ? Nous savons maintenant qu'il a répondu à un appel de sa femme qui agissait sous la contrainte, et qu'il savait exactement les risques qu'il courait en pénétrant chez lui. Il n'aurait pas dû toucher au téléphone, mais Mme. Atomos l'a en quelque sorte obligé à le faire en lui laissant croire qu'il pouvait sauver sa femme. En ce moment, nous sommes persuadés que Stark bénéficie d'une extraordinaire protection. Nous sommes persuadés d'avoir pensé à tout.

Silver se raidit.

– En ce qui concerne les objets ronds, c'est vrai !

Beffort se baissa, ramassa un caillou.

– Il est rond, il est ici, et vous ne l'avez pas examiné. Sur le parcours que Stark suivra obligatoirement, il y a des centaines de cailloux comme celui-ci. Que pourrions-nous faire si l'un d'eux contient une charge d'explosif assez puissante pour déchiqueter Stark quand il passera à proximité ?

– C'est du cinéma !

– Le cinéma n'est bien souvent que le reflet de la vie, et Mme. Atomos est un très bon metteur en scène. Elle était certaine que Stark ne renoncerait pas à sa partie de golf et elle s'est arrangée pour cristalliser notre attention sur les balles que le Juge expédiera. Voyons, Silver, réfléchissons encore. Quel objet rond, ou cylindrique, le Juge peut-il toucher au cours de sa partie ?

– Ses clubs, évidemment ! Nous les avons démontés. Ils sont en bon état et n'ont pas été trafiqués.

A cet instant, Yosho Akamatsu sortit du vestiaire et jeta :

– Tout est OK, Smith ! Le Juge peut venir se changer.

Stark eut un petit sourire crispé, et s'avança entre les deux agents fédéraux qui ne devaient pas le lâcher pendant tout le parcours.

– Décidément, dit-il, je crois que Mme. Atomos va subir un échec !

Beffort lui dédia un regard noir, et le précéda dans le bâtiment décoré de fanions et de coupes-interclubs. Une allée centrale, des crosses et des balles à droite, une rangée de vestiaires munis de serrures à gauche. Au fond, les douches jouxtant une série de cabines communiquant elles-mêmes avec le bar et la salle de restaurant par un étroit couloir.

Stark s'approcha de son vestiaire, sortit une clef plate de sa poche, manœuvra la serrure...

– Un instant, demanda Beffort, rappelez-vous que vous ne devez toucher à rien avant examen.

Il repoussa le Juge sans trop de ménagement, ouvrit la porte métallique du vestiaire et dit :

– Enumérez la liste des objets dont vous avez besoin et je vous les passerai.

– Vous croyez vraiment que...

– Pas d'objection, je vous prie. Vous n'avez l'autorisation de faire joujou que sous certaines conditions que vous vous êtes engagé à respecter. J'écoute !

Gêné, Stark jeta un regard circulaire, ne rencontra que des visages fermés, attentifs, méfiants. Cela le rendit nerveux, et lui fit soudainement comprendre qu'il courait réellement un terrible danger. Jusqu'en cet instant, il avait eu la sensation de vivre une aventure invraisemblable qui ne le concernait pas directement. Maintenant, au pied du mur, il se sentait les jambes un peu molles. Puis, il eut conscience de faire attendre Beffort et ses hommes, se fit très gentleman pour dire :

– Excusez ma distraction, je pensais à autre chose...

Smith Beffort haussa les épaules.

– Prenez tout votre temps, Juge. Pendant que vous êtes ici, vous n'avez rien à craindre et je ne suis pas pressé de vous voir mourir. Peur ?

Stark ne répondit pas, retira son veston. Beffort dit :

– Vous pouvez encore renoncer à cette partie.

Les mains du Juge tremblèrent sur les lacets de ses chaussures de ville. Beffort ajouta :

– Asseyez-vous dans ce coin et nous bavarderons tranquillement jusqu'à ce soir. Ce qui donnera à votre épouse le plaisir de vous revoir vivant. Qu'en dites-vous ?

Le Juge se redressa, eut un coup d'œil vers la porte.

– Vous savez bien que je ne peux plus reculer. Dehors, les journalistes et mes amis attendent... Si vous voulez avoir l'amabilité de me passer ces chaussures et ce blouson...

Imperturbable, Beffort inspecta les chaussures, fouilla les poches du blouson, et donna enfin à Stark les objets demandés. Le Juge s'assit, noua les lacets des chaussures, se redressa et enfila le blouson.

– Casquette et cravate, s'il vous plaît ?

Elles étaient aux couleurs du club : vertes, orange, rouges, avec une bande ondulante blanche d'un effet assez comique. Ainsi déguisé, le Juge avait l'allure d'un étudiant. La cravate se nouait au col du blouson, devait flotter au vent sur le terrain... Entre les fédéraux à la mise discrète, Stark avait l'air d'un vieux gamin farceur. Il s'en fit la réflexion, eut un sourire inattendu et dit :

– On ne joue pas au golf chez vous ?

Beffort changea de pied, s'adossa au vestiaire.

– Pas quand Mme. Atomos est dans le circuit. Avez-vous besoin d'autre chose ?

– Non.

Beffort referma à double tour, et glissa la clef plate dans sa poche. Le Juge fouilla dans son veston, préleva un paquet de cigarettes, un briquet, un mouchoir, et une boîte de pilules. Il souffrait d'insuffisance cardiaque. Tout cela venait directement de chez lui, mais Beffort et Akamatsu examinèrent les cigarettes et le briquet, passèrent au crible les pilules...

– Grottesque, murmura Stark, que ces précautions impressionnaient désagréablement. J'ai déjà utilisé tout ceci depuis midi !

– Objets ronds, Juge !

– Tout de même ! J'ai entamé ce paquet de cigarettes et cette boîte de pilules ce matin ! Quant au briquet, il n'a pas quitté ma poche !

Beffort lui rendit le tout et Stark avala d'un coup une pilule, alluma une cigarette, et battit du briquet, rien que par esprit de contradiction.

Beffort et Akamatsu échangèrent un coup d'œil mais ne commentèrent pas. La vie du Juge ne tenait qu'à un fil, à un geste de trop en direction d'un objet rond électrifié, empoisonné, ou porteur d'une charge explosive. A moins que ce ne soit l'objet qui vienne à lui... Une foule de possibilités !

– Quand vous voudrez, fit Stark.

Akamatsu marcha jusqu'à la porte, et appela. Le cady arriva immédiatement, chargea le sac de clubs, l'étui en plastique renfermant les balles blanches. Le gosse ne devait pas avoir atteint 16 ans, avait le visage couvert de taches de rousseur, et des yeux malins, effrontés. Tout ce déploiement de forces policières le faisait doucement rigoler, et Mme. Atomos n'était pour lui qu'une vieille rombière complètement cinglée qu'on ne pouvait vraiment prendre au sérieux...

Il est vrai qu'à cet âge on ne croit en rien, ni à rien.

– Hello, Mac ! fit Stark. En forme ?

– En forme, Juge, en forme ! lâcha Mac en mâchant sa gomme.

Ils sortirent et ceux qui attendaient applaudirent discrètement le Juge. Ce dernier sourit lorsque les flashes crépitèrent de nouveau, mais son masque se figea tout de suite après. Aussi loin que sa vue portait, il ne voyait que des hommes immobiles, fusil en main, silhouettés sur l'horizon comme des soldats de plomb, ou perchés sur des toits de voitures, jumelles aux yeux, comme des observateurs d'opérette...

Puis, Mme. Stark arriva brusquement dans un taxi escorté par deux motards, et Beffort sentit qu'il allait se produire une chose absolument imprévue. Il stoppa fermement le Juge, et fit signe à sa femme de ne pas bouger. Autour, les agents fédéraux et Akamatsu étreignaient la crosse de leur pistolet paralysant.

– Que se passe-t-il, Mme. Stark ? s'enquit Beffort.

La femme paraissait décontenancée, effrayée par l'état d'alerte qu'elle venait de déclencher.

– Mais... rien, fit-elle en rougissant. Je tenais simplement à être là au cas où...

Elle n'osa achever, et s'approcha timidement, les mains crispées sur son sac. Le Juge réprima un mouvement d'humeur, et boutonna son blouson. Le bouton du milieu, le seul qu'un homme utilise généralement...

– Alors, Juge, fit Mac, on y va ?

Stark opina, fit un pas et s'écroula d'un bloc, foudroyé par un poison violent qu'une aiguille minuscule fixée au bouton du blouson venait de lui inoculer.

Beffort jura et se pencha. Mme. Atomos marquait un deuxième point.